Il était nuit lorsque le fermier arriva. Sans avoir dit un mot à sa femme il alla trouver celle qui depuis quelques heures n'était plus sa maîtresse.

Celle-ci lut aussitôt dans ses yeux qu'il n'avait rien d'agréable à lui apprendre.

—Ne craignez rien, mon ami, lui dit-elle, vous pouvez parler franchement.

—Eh bien, madame la comtesse, ce ne sont pas de bonnes nouvelles que je vous apporte.

—Les bonnes nouvelles ne sont jamais pour moi, prononça-t-elle en soupirant ; mais dites, dites toujours.

—Tout est vendu, madame la comtesse ; seulement, quand tous les frais auront été payés, il manquera près de deux cent mille francs pour rembourser complètement ce qui est dû aux créanciers.

La comtesse laissa échapper un gémissement et leva ses yeux au ciel comme pour l'implorer.

—Savez-vous le nom de l'acquéreur du domaine de Verdaine ? demanda-t-elle d'une voix brisée.

—Madame la comtesse, le domaine de Verdaine a été acheté par M. de Miray.

—Oh ! fit la jeune femme, en se dressant comme mue par un ressort.

Puis après un court silence :

—Et votre ferme, mon ami, qui l'a achetée ?

—Encore M. de Miray.

—Mais il a donc tout acheté, cet homme, s'écria la comtesse, les yeux enflammés ; mais il s'est donc emparé de toutes les dépouilles du comte de Verdaine, dont il se disait le meilleur ami !

—Non, madame la comtesse, M. de Miray ne s'est rendu acquéreur que du domaine de Verdaine et de la ferme des Bergères.

—Ainsi, tout est vendu, tout ?

—Tout, madame la comtesse, les autres fermes, les bois et les deux maisons de Grenoble.

Paule resta un instant silencieuse, immobile, la main appuyée sur son front.

—Maintenant, reprit-elle d'une voix creuse avec une douleur contenue, je ne suis plus rien ici, je n'ai plus le droit d'y rester, et ces meubles eux-mêmes ne sont plus à moi... Me voilà sans asile, mon brave Verdret ; je m'y attendais... Il faut que je parte, que je m'en aille le plus tôt possible, car je ne veux pas attendre qu'on vienne me chasser.

—Oh ! madame la comtesse, pouvez-vous penser cela !

—Est-ce que je veux devoir quelque chose à M. de Miray, moi ! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur.

—Mme la comtesse, dit doucement le fermier, je crois que vous vous trompez sur les intentions de M. de Miray ; il m'a parlé de vous...

—M. de Miray vous a parlé de moi ?

—Oui, madame la comtesse, avec beaucoup d'intérêt et il était très ému.

—Une raison de plus, mon ami, pour que je me hâte de partir.

—Madame la comtesse ne m'a donc pas compris ? Je suis certain que madame la comtesse pourra rester aux Bergères tant qu'elle voudra sans être inquiétée.

Les lèvres de la jeune femme se crispèrent.

—A tout autre qu'à votre nouveau maître, répliqua-t-elle, je pourrais demander l'hospitalité ; mais à lui, jamais !

—Pourtant, madame la comtesse, je vous assure...

—C'est bien, mon brave Verdret ; ne parlons plus de cela, la comtesse de Verdaine sait ce qu'elle doit faire.

Elle remercia le fermier et le congédia. Ensuite elle appela Georges et Edouard, qui étaient avec Marianne, les déshabilla et les mit dans leur lit, non pas sans les avoir longuement embrassés. Elle resta près d'eux, pensivo, jusqu'à ce qu'ils se fussent endormis. Alors elle rentra dans sa chambre et voulut savoir ce qu'elle avait encore d'argent.

Elle trouva dans une boîte deux cent soixante francs en or

et elle avait dans son porte-monnaie dix francs de menu monnaie blanche. Elle chercha dans tous les tiroirs, partout, et ne trouva plus rien ; c'était bien tout ce qu'elle possédait d'argent. Deux cent soixante-dix francs, c'était là toute sa fortune, tout ce qui lui restait de son opulence d'autrefois.

La somme était maigre. Avec cela, cependant, elle pouvait partir, se faire conduire à Grenoble, prendre le chemin de fer pour Lyon, puis la grande ligne jusqu'à Beaune, où elle trouverait facilement une voiture qui la conduirait avec ses enfants à Saint-Amand.

Mais depuis longtemps elle n'avait pas payé ses gages à Marianne. Combien lui devait-elle ? Elle fit le compte. Il était dû à la vieille domestique deux cents francs. Et comme Paule ne voulait pas s'en aller laissant cette dette derrière elle, elle ne possédait plus réellement que soixante-dix francs. Cette somme était loin d'être suffisante pour le long trajet qu'elle avait à faire avec deux enfants. C'était une centaine de francs qui lui manquaient.

Elle ne pouvait songer à emprunter cette somme au fermier avec promesse de la lui rendre dès qu'elle serait à Saint-Amand ; elle savait que Verdret et sa femme n'avaient peut-être pas vingt francs dans leur bourse.

Elle se dit que ce qu'elle avait de mieux à faire était d'écrire à sa mère pour la prévenir de sa prochaine arrivée à Saint-Amand et la prier de lui envoyer immédiatement, dans une lettre chargée, cent francs dont elle avait absolument besoin.

La domestique était encore dans sa cuisine. Paule l'appela.

—Marianne, lui dit-elle, je viens de faire votre compte ; je vous dois, ce mois compris, 200 francs. Les voici.

—Mais, madame...

—Prenez, Marianne, je le veux. Vous savez que la ferme a été vendue aujourd'hui ?

—Hélas ! madame, hélas !

—Dans deux ou trois jours, je partirai avec mes enfants ; je vais retourner en Bourgogne, près de mes parents.

—Est-ce que Mme la comtesse ne m'emmène pas ?

—Je ne peux pas vous emmener, Marianne.

—Mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

—Vous êtes connue à Grenoble, vous y trouverez facilement une bonne place.

La vieille domestique retourna à sa cuisine en sanglotant.

Paule voulut écrire sa lettre. Ah ! c'étaient des choses douloureuses qu'elle avait à dire, de terribles révélations qu'elle avait à faire.

Elle écrivit une dizaine de lignes, puis tout à coup ses idées se brouillèrent et elle eut beau chercher dans le désordre de ses pensées, elle ne parvint plus à trouver une phrase à mettre sur le papier.

—C'est la fatigue, j'ai un peu de fièvre, murmura-t-elle ; j'écrirai ma lettre demain ; j'ai tout le temps ; d'ailleurs, le facteur ne passe jamais à la ferme avant trois heures de l'après-midi.

Elle alla voir ses enfants ; ils dormaient, les lèvres souriantes.

—Chers mignons, pensa Paule, comme leur sommeil est paisible ; ils ne comprennent pas encore et ils sont heureux ; ce n'est que plus tard que les peines de la vie pourront les atteindre... Mon Dieu, faites qu'ils n'aient jamais à souffrir comme leur pauvre mère a souffert.

Elle se pencha sur le lit, et sur chaque front mit un baiser.

VIII

LE NOUVEAU PROPRIÉTAIRE

Le lendemain, la comtesse Paule se leva à sept heures. Depuis une demi-heure déjà, Georges et Edouard babillaient et s'amusaient à faire des culbutes sur le lit. Le temps était superbe, l'atmosphère était saturée de l'odeur de résine des vieux sapins et dans le jardin, comme grisés par les rayons du